



**HAL**  
open science

# Les métamorphoses d'un paradoxe: les traductions anglaises du "Declamatio de nobilitate et praecellenti foeminei sexus" d'Henri Corneille Agrippa au XVIIe siècle

Claire Gheeraert-Graffeulle

## ► To cite this version:

Claire Gheeraert-Graffeulle. Les métamorphoses d'un paradoxe: les traductions anglaises du "Declamatio de nobilitate et praecellenti foeminei sexus" d'Henri Corneille Agrippa au XVIIe siècle. Armel Dubois Nayt, Marie-Elisabeth Henneau, Rotraud von Kulesa. Revisiter la "querelle des femmes": discours sur l'égalité/ inégalité des sexes en Europe, de 1400 aux lendemains de la Révolution, Publications de l'université de Saint-Etienne, 2015. hal-01954680

**HAL Id: hal-01954680**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-01954680v1>**

Submitted on 6 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claire Gheeraert-Graffeulle  
Université de Rouen, ERIAC

LES MÉTAMORPHOSES D'UN PARADOXE : LES TRADUCTIONS ANGLAISES  
DU *DECLAMATIO DE NOBILITATE ET PRAECELLENTI FOEMINEI SEXUS*  
D'HENRI CORNEILLE AGRIPPA AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

L'Angleterre n'échappe pas à l'enthousiasme que suscite dans toute l'Europe le traité d'Henri Corneille Agrippa, *Declamatio de nobilitate et praecellenti foeminei sexus*, publié à Anvers en 1529<sup>1</sup> : dans ce pays aussi, non seulement les champions du sexe féminin et leurs détracteurs se réfèrent aux arguments du philosophe de Nettesheim<sup>2</sup>, mais le traité lui-même fait l'objet de quatre traductions<sup>3</sup>. La première, qui date de 1542, est l'œuvre du juriste David Clapham<sup>4</sup> et s'inscrit dans une série de traductions en anglais d'ouvrages sur la question féminine, ceux, en particulier, de Christine de Pizan et de Juan

---

<sup>1</sup> Voir Katherine Usher Henderson et Barbara MacManus, *Half Humankind: Contexts and Texts of Controversy about Women in England (1540-1640)*, Urbana, U. of Illinois P., 1985 ; Linda Woodbridge, *Women and the English Renaissance. Literature and the Nature of Womankind*, Urbana, U. of Illinois P., 1984, p. 3-7, p. 16 et *passim* ; Joan Kelly, « Early Feminist Theory and the *Querelle des femmes*, 1480-1789 », *Signs*, n°8, 1982, p. 4-28 ; Marc Angenot, *Les Champions des femmes 1400-1800*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977 ; Constance Jordan, *Renaissance Feminism: Literary Texts and Political Models*, Ithaca, Cornell U. P., 1990 ; Diane S. Wood, « In Praise of Women's Superiority: Heinrich Cornelius Agrippa's *De Nobilitate* », in B. K. Gold et al. (éd.), *Sex and Gender in Medieval and Renaissance Text: the Latin Tradition*, New York, SUNY Press, 1997, p. 189-206 ; Sarah Apetrei, *Women, Feminism and Religion in Early Enlightenment England*, Cambridge, Cambridge U. P., 2010, p. 54-55 ; Barbara Newman, « Renaissance Feminism and Esoteric Theology: The Case of Cornelius Agrippa », *Viator*, n°24, 1993, p. 337-338. Voir aussi l'excellente introduction d'Albert Rabil Jr., dans son édition critique, *Declamation on the Nobility and Preeminence of the Female Sex*, Chicago, U. of Chicago P., 1996.

<sup>2</sup> L. Woodbridge (*Women and the English Renaissance...*, p. 44) estime que trente-cinq textes publiés entre 1540 et 1620 relèvent de la querelle. Plusieurs font écho au texte d'Agrippa, parfois pour réfuter les arguments du philosophe. Voir, en particulier, *A Brief Anatomie of Women*, Londres, 1653 ; C. G., *Elogium Heroinum: or, The Praise of Worthy Women*, Londres, 1651 ; Samuel Torshell, *The Womans Glorie. A Treatise Asserting The due Honour of that Sexe*, Londres, 1645, 1650.

<sup>3</sup> Le texte est traduit en français en 1530, en allemand en 1540, en anglais en 1542, en italien en 1544, en polonais en 1575. Sur cette question, voir A. Rabil (éd.), *Declamation...*, p. 27. Sur les traductions anglaises, voir Brenda M. Hosington, « On the Glory of Women: English and French Translations of Agrippa's *Declamatio de nobilitate et praecellentia foemini sexus* (1542-1726) », in Rhoda Schnur et al. (éd.), *Acta Conventus Neo-Latini Cantabrigiensis*, Tempe, Arizona, MRTS, 2003, p. 279-286.

<sup>4</sup> *A Treatise on the Nobilitie of Womankynde*, Londres, 1542, rptd 1553. Voir « David Clapham (d.1541) » in *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford U. P., 2004.

Luis Vives<sup>5</sup>. Les trois autres sont publiées au XVII<sup>e</sup> siècle, dont deux en 1652 : l'une, en prose, a été écrite par Edward Fleetwood, sur lequel on ne dispose d'aucun renseignement biographique, si ce n'est qu'il est peut-être le frère de George Fleetwood, régicide et membre du Conseil d'État qui fut exécuté à la Restauration<sup>6</sup> ; l'autre, en vers, a été composée par le poète Cavalier Hugh Crompton, également auteur de deux recueils de poèmes et d'épigrammes<sup>7</sup> ; la troisième, à la fois traduction et réécriture, composée par le journaliste whig Henry Care, paraît en 1670<sup>8</sup>. Ces trois textes, publiés en l'espace de vingt ans, suggèrent un regain d'intérêt pour les écrits gynophiles, un engouement que semble confirmer la publication à la même époque en Angleterre des catalogues de femmes illustres de Thomas Heywood<sup>9</sup> et du jésuite Pierre Le Moyne<sup>10</sup>. Cependant, cette mode pour les figures héroïques féminines ne signifie pas que les idées féministes d'Agrippa ont trouvé de nouveaux défenseurs. Au contraire, il semble que le débat sur la nature et le rôle de la femme se soit infléchi au cours du XVII<sup>e</sup> siècle en Angleterre<sup>11</sup> : dorénavant, les auteurs favorables aux femmes sont plus enclins à démontrer l'égalité entre les sexes que la supériorité d'un sexe sur l'autre<sup>12</sup>. Ainsi, par exemple, dans l'opuscule *Haec Homo*, publié en 1637, l'érudit et bel esprit, William Austin<sup>13</sup>, reprend certains arguments d'Agrippa, mais ne suit pas l'argumentaire du philosophe jusqu'au bout : indéniablement, en répétant partiellement sa lecture de la Genèse<sup>14</sup>, il fait la démonstration de l'égalité spirituelle des sexes devant Dieu, mais, en rappelant aux

---

<sup>5</sup> Christine de Pizan, *Here Begynneth the Boke of the Cyte of Ladyes*, [Londres], 1521 ; Juan Luis Vives, *A Very Frutefull and Pleasant Boke Called the Instructio[n] of a Christen Woma[n]*, Londres, 1529.

<sup>6</sup> *The Glory of Women : or, A Treatise Declaring the Excellency and Prehemynence of Women above Men*, Londres, 1652. Sur Fleetwood, voir B. M. Hosington, « On the Glory of Women... », p. 281.

<sup>7</sup> *The Glory of Women, or, A Looking-Glasse for Ladies*, Londres, 1652.

<sup>8</sup> *Female Pre-eminence, or, The Dignity and Excellency of that Sex, above the Male*, Londres, 1670.

<sup>9</sup> *The Exemplary Lives and Memorable Acts of Nine of the Most Worthy Women of the World*, Londres, 1640 ; *The General History of Women*, Londres, 1657. Ce dernier ouvrage est la republication de *Gunaikion, or Nine Books of Various History*, Londres, 1624.

<sup>10</sup> Voir *The Gallery of Heroick Women*, Londres, 1652, traduction anglaise de *La Galerie des femmes fortes*, Paris, 1647. Sur ce sujet, voir Claire Gheeraert-Graffeuille, *La Cuisine et Forum. L'émergence des femmes sur la scène publique pendant la Révolution anglaises (1640-1660)*, Paris, L'Harmattan, « Des idées et des femmes », Paris, 2005, p. 287-289, et Ian Maclean, *Woman Triumphant. Feminism in French Literature 1610-1652*, Oxford, Clarendon, 1977, p. 76-77.

<sup>11</sup> Voir S. Apetrei, *Women, Feminism and Religion...*, p. 54.

<sup>12</sup> Sur les sources féministes du traité d'Agrippa, voir Roland Antonioli, « Préface » in Henri Corneille Agrippa, *De nobilitate et praecellencia foeminei sexus*, Genève, Droz, 1990, p. 19-28.

<sup>13</sup> Austin (c1587-1634) contribue au recueil satirique *Coryat's Crudities*, Londres, 1611 ; *Haec Homo*, une œuvre de jeunesse, publiée après sa mort, est très probablement une contribution à la controverse autour du pamphlet *Hic Mulier : or, The Man-Woman* Londres, 1620.

<sup>14</sup> Voir Guyonne Leduc, *Réécritures anglaises au XVIII<sup>e</sup> siècle de l'Égalité des deux sexes (1673) de Poulain de la Barre. Du politique au polémique*, Paris, L'Harmattan, « Des idées et des femmes », 2010.

épouses leur rôle auprès de leur mari, il réaffirme aussi leur infériorité sociale. Cette hypothèse selon laquelle, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'idée de la supériorité des femmes a fait long feu, est aussi avancée par Judith Drake, dans son *Essay in Defence of the Female Sex* (1696), où elle déclare, non sans amertume, que l'argument de la précellence du sexe féminin appartient à une époque révolue<sup>15</sup> :

les hommes, par intérêt ou par inclination, sont si généralement disposés contre nous qu'il est inutile d'espérer qu'un homme d'esprit se lève généreusement pour s'engager dans notre querelle et devenir le champion de notre sexe contre les blessures et l'oppression infligées par le sien. Ce temps romantique n'est plus et il ne reste même plus un Don Quichotte de la plume pour secourir les damoiselles en détresse<sup>16</sup>.

C'est aussi une conclusion similaire que l'on peut tirer du succès en Angleterre du traité de Poulain de la Barre, *L'égalité des deux sexes* (1673)<sup>17</sup>, dans lequel le philosophe ne cherche pas tant à démontrer la supériorité d'un sexe sur l'autre qu'à fournir les fondements philosophiques de leur égalité – une revendication qui, dans les faits, va s'avérer plus fructueuse pour les femmes que la thèse de leur supériorité<sup>18</sup>.

Dans ce contexte, plus favorable à la notion d'égalité qu'à celle de supériorité, les idées d'Agrippa peuvent paraître saugrenues. Bien sûr, on peut expliquer leur succès en 1652 par l'attrait commercial que représente ce genre d'écrit provocateur<sup>19</sup> ; on peut aussi invoquer une autre raison plus intellectuelle : les traductions en anglais du *Declamatio* coïncident avec la redécouverte en Angleterre de la pensée hermétique d'Agrippa<sup>20</sup>. Toutefois, pour dépasser ces simples conjectures et aller plus loin dans la compréhension de la réception des idées féministes d'Agrippa, on se propose ici d'étudier de plus près le traitement que les traducteurs du XVII<sup>e</sup> siècle font subir au texte original. Cette tâche est délicate car l'argumentaire du philosophe porte sur une question controversée – la nature des femmes – et relève d'un genre labile, l'éloge paradoxal<sup>21</sup> (ou *pseudo-encomium*). Ce

---

<sup>15</sup> Voir C. Jordan, *Renaissance Feminism...*, p. 4-5.

<sup>16</sup> Cité dans Line Cottegnies (éd.), *Marie Astell et le féminisme en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle*, Lyon, ENS éditions, 2008, p. 176.

<sup>17</sup> Traduit par Archibald Lovell en 1677 sous le titre *The Woman as Good as the Man, or, The Equality of Both Sexes*, Londres, 1677.

<sup>18</sup> Voir B. Newman, « Renaissance Feminism... », p. 341. Renvoyer aux articles Pellegrin et Leduc publiés dans les Actes de Querelle 2 ? OUI

<sup>19</sup> K. Husher Henderson and B. MacManus, *Half Humankind...*, p. 3-4. M. Angenot, *Les champions des femmes...*, p. 20.

<sup>20</sup> Plusieurs œuvres d'Agrippa sont republiées dans la deuxième partie du XVII<sup>e</sup> siècle : *Three Books of Occult Philosophy*, Londres, 1650, 1651 ; *Henry Cornelius Agrippa, his Fourth Book of Occult Philosophy of Geomancy*, Londres, 1655, 1665 ; *The Vanity of Arts and Sciences by Henry Cornelius Agrippa*, Londres, 1676.

<sup>21</sup> Dans son étude sur le paradoxe (*Paradoxia Epidemica : The Renaissance Tradition of Paradox*, Princeton, Princeton UP, 1966), Rosalie L. Colie mentionne Agrippa mais ne cite pas le *Declamatio*. Patrick

genre renaissant, hérité de l'Antiquité, consiste à prendre le contrepied de la *doxa*, c'est-à-dire de l'opinion commune<sup>22</sup> ; il est très prisé des humanistes, comme le montre la publication dans toute l'Europe (en latin ou en langue vernaculaire) d'éloges paradoxaux sur des sujets aussi variés que l'emprisonnement, l'exil, la folie, la tyrannie ou l'ivresse ; il est encore très apprécié dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, y compris pendant la Restauration, que ce soit sous la forme de facéties légères ou de traités plus sérieux<sup>23</sup>.

L'éloge paradoxal d'Agrippa sur la supériorité des femmes n'échappe pas à l'ambivalence du genre. Il a suscité (et continue de susciter) deux grands types de lecture : soit on le considère comme une défense de la dignité et l'excellence du sexe féminin<sup>24</sup>, soit comme un exercice de rhétorique, une démonstration de virtuosité, dont l'objet n'est pas sérieux<sup>25</sup>. Ces deux interprétations ne sont pas forcément exclusives l'une de l'autre, et certains traducteurs tentent de rendre justice à l'ambivalence intrinsèque de l'original. C'est le cas des traductions contemporaines en anglais et en français (d'Albert Rabil et de Charles Béné), mais non des traductions anglaises du XVII<sup>e</sup> siècle qui prennent d'emblée parti dans un sens ou dans un autre. Celles de 1652, composées par Edward Fleetwood et par Hugh Crompton, constituent toutes les deux des interprétations sérieuses d'Agrippa, tandis que celle d'Henry Care, publiée en 1670, met davantage l'accent sur la virtuosité linguistique et intellectuelle du traducteur que sur le contenu de son argumentation<sup>26</sup>. L'analyse de cette dernière version, deux fois plus longue que l'original, sort du cadre de la présente étude, qui se concentre sur les deux traductions de 1652. Nous verrons d'abord comment celles-ci décontextualisent le texte d'Agrippa et gommant ses marques d'appartenance au genre de l'éloge paradoxal, puis comment elles l'acclimatent à la culture et à la langue anglaises du XVII<sup>e</sup> siècle, avant d'examiner quelques conséquences de cette naturalisation sur la thèse de la supériorité des femmes défendue par Agrippa dans son traité de 1529.

---

Dandrey (*L'Éloge paradoxal de Gorgias à Molière*, Paris, PUF, 1997), lui consacre une note lumineuse, sans pourtant l'intégrer à son étude (note 2 p. 70).

<sup>22</sup> P. Dandrey, *L'Éloge paradoxal...* p. 4-5 et *passim*. Sur la réversibilité du traité d'Agrippa, voir B. Newman, « Renaissance Feminism... », p. 338.

<sup>23</sup> Henry Knight Miller, « The Paradoxical Encomium with Special Reference to its Vogue in England, 1600-1800 », *Modern Philology*, vol. 53, n°3, p. 145 et sur le XVII<sup>e</sup> siècle, p. 159-166.

<sup>24</sup> Voir J. Kelly, « Early Feminist Theory... », p. 13 et L. Woodbridge, *Women and the English Renaissance...*, p. 39.

<sup>25</sup> Voir I. MacLean, *Woman Triumphant...*, p. 25 et James Grantham Turner, *One Flesh, Paradisal Marriage and Sexual Relations in the Age of Milton*, Oxford, Oxford U. P., 1984, p. 110. Sur les interprétations d'Agrippa au XX<sup>e</sup> siècle, voir A. Rabil (éd.), *Declamatio...*, p. 33.

<sup>26</sup> Voir J. Grantham Turner, *One Flesh...*, p. 110 notes 24 et 26.

\*

Matériellement les deux traductions de 1652 se ressemblent<sup>27</sup>. Elles portent le même titre *The Glory of Women* et reprennent sur leur frontispice une présentation identique de l'auteur « Henricus Cornelius Agrippa Knight, and Doctor both of Law and Physicke ». Qui plus est, la traduction de Crompton, publiée en août 1652 (d'après les indications manuscrites du collectionneur George Thomason) est la mise en vers de celle de Fleetwood qui date de février 1652 (toujours d'après Thomason<sup>28</sup>) : « afterwards translated into English Prose, but now turned into Heroicall Verse ». Cette interdépendance des deux textes est confirmée par Crompton qui, faute d'avoir pu se procurer l'original, avoue s'être servi d'une autre traduction anglaise, très vraisemblablement celle de Fleetwood<sup>29</sup>, proche de l'original latin<sup>30</sup>. Sa réécriture prend de nombreuses libertés par rapport au texte de Fleetwood et il n'est pas surprenant qu'il la considère comme relevant de la « paraphrase », genre alors couramment pratiquée par les traducteurs<sup>31</sup>.

Les deux traductions de 1652, malgré des différences notables sur lesquelles nous reviendrons, suppriment, dès la page de titre, les marques génériques de l'original, ce qui a pour effet d'atténuer leur dimension paradoxale. Fleetwood traduit le terme latin de *declamatio* par « treatise », tandis que Crompton passe cette catégorie rhétorique sous silence. La *declamatio* est pourtant un genre oratoire alors bien connu, auquel se rattachent la plupart des éloges paradoxaux, en particulier le « parangon du genre »<sup>32</sup>, *L'éloge de la Folie* d'Érasme, « composé[e] », précise le titre, « En Forme De

---

<sup>27</sup> On renverra désormais à la traduction de Hugh Crompton dans le texte par le sigle HC et à celle d'Edward Fleetwood par le sigle EF.

<sup>28</sup> Sur ce collectionneur, voir Olivier Lutaud, « Un des fonds de base du British Museum : La Collection Thomason », in *Actes du Congrès de Nantes de la S.A.E.S*, Paris, Didier, 1976, p. 101-116.

<sup>29</sup> « for indeed the Originall Latine I could never procure » (HC, sig. A2<sup>v</sup>). B. M. Hosington (« On the Glory of Women »...) ne mentionne pas ce lien entre les deux traductions de 1652. Sur ces traductions qui réécrivent des traductions antérieures, voir Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007, p. 127.

<sup>30</sup> Voir J. Grantham Turner, *One Flesh...*, p. 110

<sup>31</sup> Voir Michel Ballard, *De Cicéron...*, p. 121sq et p. 205 et Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility : A History of Translation*, Londres, Routledge, 1994, p. 65-66. Voir John Dryden, « The Preface to Ovid's Epistles » in *Ovid's Epistles*, Londres, 1680 : « The second way is that of Paraphrase, or Translation with Latitude, where the Authour is kept in view by the Translator, so as never to be lost, but his words are not so strictly follow'd as his sense, and that too is admitted to be amplyfied, but not alter'd ».

<sup>32</sup> P. Dandrey, *L'éloge paradoxal...*, p. 5.

*Déclamation* »<sup>33</sup>. Le but d'une *declamatio*, nous rappelle Mark Van der Poel, auteur d'un ouvrage sur ce genre chez Agrippa, n'est pas de « proclamer des vérités incontestables, mais de défendre un point de vue, une opinion (...) au moyen d'arguments probables »<sup>34</sup>, grâce à un assemblage souvent contradictoire et hétérogène d'arguments sérieux et frivoles, tirés de la Bible, de l'histoire et de la littérature<sup>35</sup>.

Ensuite, les modifications du paratexte, auxquelles procèdent les deux traducteurs, atténuent la dimension plaisante de l'original. D'une part, dès les frontispices, Fleetwood et Crompton déclinent avec gravité les titres de l'auteur, « chevalier » et « docteur en droit en physique », encourageant ainsi le lecteur à prendre l'argumentation qui suit au sérieux. D'autre part, il est significatif que la dédicace « Au très illustre seigneur Maximilien d'Outremont, Conseiller de l'empereur Charles V », qui incitait à prendre le traité comme « des bagatelles de jeunesse », soit supprimée des deux traductions de 1652 ; dans cette pièce liminaire, Agrippa ajoutait qu'« [il] pourrai[t], sur un sujet plus profond, plus sérieux, préparer, pour les offrir à sa Grandeur, des ouvrages plus élevés et plus dignes d'elle » (CB, p. 93). Il s'agissait là d'une invitation explicite à prendre en compte les ambiguïtés du genre de la *declamatio*, qui, écrivait-il dans la défense de son traité sur l'ignorance (une autre déclamation<sup>36</sup>) « ne juge ni ne pontifie, mais parle tantôt par plaisanterie, tantôt sérieusement, tantôt faussement, tantôt rigoureusement »<sup>37</sup>. Mais ce mélange de jeu et de gravité, aussi appelé *serio ludere*, caractéristique de l'éloge paradoxal<sup>38</sup>, est hors de saison en 1652 : à cet égard, il est symptomatique que le très sérieux Samuel Torshell, dans un ouvrage publié en 1651, intitulé *The Womans Glorie* (un titre très similaire à celui choisi de par les deux traducteurs de 1652), juge Agrippa « trop léger », « trop profane » et « injurieux » à l'égard des Saintes Écritures<sup>39</sup>.

---

<sup>33</sup> Il s'agit de l'édition d'Anvers. Sur les liens qu'entretient ce genre avec la rhétorique, voir L. Woodbridge, *Women and the English Renaissance...*, p. 25-39.

<sup>34</sup> Voir Marc van der Poel, *Cornelius Agrippa, the Humanist Theologian and His Declamations*, Leiden, Brill, 1997, p. 172. Voir en particulier le chapitre V, « Agrippa's Definition of the Humanist Declamation and its Erasman Antecedents », p. 153-185.

<sup>35</sup> B. Newman, « Renaissance Feminism... », p. 338-339.

<sup>36</sup> *De incertitudine & vanitate scientiarum declamatio inverctiva*, Anvers, 1530.

<sup>37</sup> Cité par P. Dandrey, *L'éloge paradoxal*, p. 73 (note 2). Voir *Apologia adversus calumnias*, 1522 : « *proinde declamatio non judicat, non dogmatisat, sed [...] alia joco, alia serio, alia false, alia saevere dicit* » (chap. XLII).

<sup>38</sup> Voir A. Rabil (ed), *Declamation...*, p. 9-10, R. Antonioli (éd.), *De nobilitate...*, p. 14.

<sup>39</sup> S. Torshell, « To the Reader », *The Womans Glorie...* : « for the most part he is so light, and (may I call it so) so profane and abusive of holy Scripture ».

La suppression de la première dédicace dans les traductions de 1652 a encore pour conséquence de décontextualiser le texte d'Agrippa. Celle-ci livrait en effet la genèse du panégyrique, dont une première version fut prononcée à l'Université de Dole en Bourgogne en 1509, en introduction à un cours de l'humaniste sur le livre de Jean Reuchlin *De Verbo Mirifico*<sup>40</sup>. Sans cette pièce liminaire, on ne pouvait pas comprendre que s'il s'était écoulé vingt ans entre la composition de l'éloge et sa publication sous forme de livre en 1529, c'était à cause des « calomnies d'un certain Catilinet » (CB, p. 92<sup>41</sup>), le supérieur des franciscains de Bourgogne, qui avait accusé le philosophe d'hérésie et l'avait obligé à s'exiler<sup>42</sup>. Avec cette dédicace, disparaît aussi l'intention de l'auteur de participer à la querelle<sup>43</sup> en défendant les femmes, « face à ceux dont la seule occupation est de critiquer le sexe féminin » (CB, p. 92). Cette décontextualisation est encore plus marquée dans la version de Crompton qui supprime aussi la seconde dédicace de l'édition de 1529 à « la divine Marguerite Auguste Très clément Princesse d'Autriche et de Bourgogne » (CB, p. 94)<sup>44</sup>. Dans cette pièce liminaire, Agrippa voulait prendre le contre-pied de l'opinion générale et d'avancer « une thèse nouvelle », « choquante », « négligée jusque-là par la foule des savants » (CB, p. 94), au risque d'être pris pour « un esprit efféminé et le comble de la honte » (CB, p. 94)<sup>45</sup>. Fleetwood, conserve cette préface essentielle pour comprendre la portée idéologique du traité, mais il en atténue néanmoins les termes : au lieu d'écrire, comme Agrippa, que sa défense des femmes risquait d'être perçue comme l'œuvre d'un « d'esprit efféminé » (CB, p. 94)<sup>46</sup>, il parle simplement « de pudeur enfantine » (« childish modesty », EF, sig. A2). De surcroît, alors qu'Agrippa déclarait que ne pas défendre les femmes relève du « sacrilège » et de l'« ingratitude »,

---

<sup>40</sup> R. Antonioli (éd.), *De nobilitate...*, p. 11.

<sup>41</sup> On renverra désormais à la traduction française de Charles Béné, reproduite par R. Antonioli, par le sigle « CB ».

<sup>42</sup> Sur ces circonstances, voir A. Rabil (ed.), *Declamation...*, p. 5 et R. Antonioli (éd.), *De nobilitate...*, p. 7-13.

<sup>43</sup> Sur cette chronologie de la querelle, voir, par exemple M. Angenot, *Les champions des femmes...*, p. 28-21.

<sup>44</sup> Voir Barbara Newman, « Renaissance Feminism... », p. 337 et R. Antonioli (éd.), *De nobilitate*, p. 11-12 : Marguerite, fille de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> (1493-1519), est duchesse de Savoie, princesse d'Autriche, et de Bourgogne, régente des Pays Bas, et gouvernante de Franche-Comté. Elle est présidente *de jure* de l'Université de Dole et protectrice des lettres et des arts.

<sup>45</sup> A. Rabil (*Declamation...*, n9, p. 41) note que trois auteurs ont démontré la supériorité des femmes avant Agrippa (Juan Rodriguez del Padron, Bartolemeo Goggio et Maria Equicola), mais il insiste néanmoins sur son originalité.

<sup>46</sup> Le latin dit « *evirati ingenii* » (Antonioli [éd.], *Declamatio...*, p. 48).



Fleetwood ne retient que le terme d'« ingratitude » (EF, sig. A2), ce qui affaiblit son propos<sup>47</sup>.

\*

Cette suppression du contexte biographique et historique ainsi que la mise à distance du genre de l'éloge paradoxal s'expliquent par la volonté des traducteurs d'acclimater le propos d'Agrippa à la culture et à la langue du XVII<sup>e</sup> siècle. Le choix des dédicaces est éloquent. Dès le frontispice, Fleetwood, dédie son ouvrage aux femmes de la république cromwellienne – « To the Vertuous and Beautifull female Sex of the Common-Wealth of *England* » (EF, sig. A3) – signifiant par là son désir d'actualiser le traité d'Agrippa. Cette démarche est aussi manifeste dans la traduction de Crompton : non seulement celui-ci offre-t-il son volume à sa femme, « the truely Vertuous and Beautiful Gentlewoman : Mrs. Elizabeth Crompton » (CB, sig. A2), mais il fait aussi de l'éloge paradoxal d'Agrippa un « miroir » à l'usage des femmes (« a looking-glass for Ladies »), autrement dit un genre moral, dans lequel le *serio ludere* n'est plus de mise.

Cette naturalisation du texte du XVI<sup>e</sup> siècle est aussi perceptible au niveau de la langue. Fleetwood assure reprendre avec fidélité les expressions de l'auteur (« the Authors owne expressions », EF, sig. A3), mais il reconnaît aussi avoir « naturalisé » l'auteur latin (« but I present it unto you in your owne *naturall* language », EF, sig. A3) – une pratique courante, revendiquée par beaucoup de traducteurs désireux de rendre leur texte accessible et lisible. L'attitude de Crompton est plus radicale. Selon lui, la traduction de Fleetwood demeure trop dissonante, trop heurtée, et il veut donc en proposer une « paraphrase » plus élégante et dans le goût du temps :

I present you with my handfuls of Agrippa's opinion, dissolved into Heroicall Verse. When first I received the translated Cobby into my view (for indeed the Originall Latine I could never procure) I perused it, and found it consonant in itself and reason, but dissonant in tune. Why may not I paraphrase upon this so famous a Tract, which is reall and true ? (HC, sig. A2<sup>v</sup>- sig. A3)

Pour composer un texte plus agréable à l'oreille<sup>48</sup>, Crompton choisit ainsi de « dissoudre » l'opinion d'Agrippa dans des décasyllabes iambiques rimés (« Heroical verse »), les vers employés par Chaucer, Marlowe et Drayton dans leurs épopées, mais

---

<sup>47</sup> La version latine dit ??? (Antonioli [éd.], *Declamatio...*, p. 48).

<sup>48</sup> L'adaptation est fréquente au XVII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, en particulier dans les années 1640 et 1650. Voir M. Ballard, *De Cicéron...*, p. 203.

aussi par de nombreux traducteurs de l'époque, qui cherchent à créer un effet de « transparence » par rapport à la culture d'arrivée<sup>49</sup>. Cette « dissolution » du texte source dans le texte cible est frappante dans l'adaptation de Crompton : là où Agrippa choisissait un blason, aux tonalités néoplatoniciennes<sup>50</sup>, le traducteur accentue la beauté symétrique et harmonieuse de la femme, en usant adroitement des vers et des césures, pour offrir un tableau d'une beauté idéale tout à fait dans le goût de la poésie Cavalier de l'époque :

But that I might them more illuminate,  
I'le shew their bodies are most delicate,  
In form, and colour, which for to behold,  
Shines far more bright then the refined Gold :  
Her locks are comely, and her head's most clear,  
And it's adorned with her silken hair ;  
Her aspects lovely, glancing from her face,  
Her forehead high, for beauty doth surpass ;  
Her twinckling eyes plac't in their silver cases,  
Are mixt and blended with ten thousand graces ;  
'Bove which there hang the curtains of her eyes,  
And in the midst there doth her nose arise,  
Plac't like a ballance, or an even weight  
Descending downwards by a comly height (HC, p. 9)

Hence the Body of WOMAN is most delicate to the eye, and touch, her flesh most soft and tender, her colour bright and lustring, Skinne cleare, Head comely, Locks faire, haire soft, shining, and long, her Countenance majesticke, Aspect pleasant, her Face surpassing in beauty, necke milke white, fore-head high, eyes sparkling with a lovely chearfulness, mixt with tenne thousand graces ; above them, eye-browes smooth and thin, divided with decent distance, from the middle of which descendeth her nose, streight and of due proportion. (EF, p. 6)

Dans les vers de Crompton, les étoffements poétiques par rapport à la version de Fleetwood sont frappants ; on peut noter la comparaison, « far more then the refined glold », le superlatif « most clear », les métaphores précieuses, « the [eye's] silver cases », « the curtains of her eyes », l'hendiadyn, « mixt and blended », mais aussi l'intervention du poète à la première personne (« But that I might them more

---

<sup>49</sup> Cette démarche est pour ainsi dire autorisée par Agrippa, qui suggère que son traité soit amélioré par de nouveaux arguments : « if any more curious shall finde some Argument passed by, which hee may thinke ought to bee added to this Worke, I shall think my selfe not reprooved of him, but helped, so far as he may render this our good worke better by his wit and learning » (EF, p. 32).

<sup>50</sup> B. Newman, « Renaissance Feminism... », p. 344-345, Antonioli (éd.), *De nobilitate...*, p. 30.

illuminate »). La suite de cette description abonde en clichés poétiques, absents de la version en prose : « those Ruby Lips » (HC, p. 10)<sup>51</sup>, « the cheeks that do inclose / Both red and white, the Lilly and the Rose », (HC p. 10)<sup>52</sup>. L'effet produit par ces amplifications successives est qu'on entend davantage ici le poète Cavalier qu'Agrippa le philosophe<sup>53</sup>.

Cette transformation de la beauté féminine renaissante en une beauté néo-classique va de pair avec d'autres choix de traduction de la part de Crompton, notamment l'omission des passages qui pourraient paraître inconvenants, en l'occurrence les pages qui ont trait à la procréation et aux faits de la nature, dont le traducteur estime qu'ils ne doivent pas être débattus publiquement<sup>54</sup>. Est-il en effet convenable que les femmes, principales destinataires de ce « miroir », c'est-à-dire d'un traité avant tout moral, aient accès aux mystères de la reproduction<sup>55</sup> ? C'est ce que se demande le poète à l'endroit précis où aurait dû figurer la traduction du passage jugé « profane »,

But why should I disclose the depths of nature?

I will forbear them, and return again

To matters holy, leaving the prophane. (HC, p. 15)<sup>56</sup>

Une autre raison de ce choix, invoquée dans la préface, est que Crompton refuse que sa poésie, à l'usage des dames, soit le lieu de querelles trop érudites :

Reader, whatsoever thou findest omitted here in the Verses, that is inserted in the translated Copy, it is nothing but what's needless, and savoureth too much of Aristotle, although they be strong Arguments, yet will I wave them, because there are others plenty to prove this work : if any be more desirous to search into the nature of Women more deeply, let him peruse Phylosophers, such as suit with his disposition ; for they agree not with mine, neither with the subject, therefore I excluded them. (HC, Sig. A4<sup>v</sup>)

Fidèle à ce qu'il annonce ici, Crompton coupe l'évocation par Agrippa du conflit qui opposa Aristote à Galien sur la question de la procréation<sup>57</sup>. Alors qu'Aristote<sup>58</sup> considère que le seul agent actif dans la génération est l'homme, Galien maintient au contraire que la femme joue un rôle fondamental dans ce processus – avançant, entre autres arguments,

---

<sup>51</sup> « red lips » (EF, p. 6).

<sup>52</sup> « cheeks of [...] a rosie brightness » (EF p. 6).

<sup>53</sup> B. M. Hosington rattache la traduction de Crompton à celle pratiquée à la même époque en Angleterre par Denham et Cowley (« On the Glory of Women... », p. 283).

<sup>54</sup> « such things as these / Must not be pleaded in the Common Pleas » (HC, p. 15).

<sup>55</sup> C'est aussi l'attitude des traducteurs français. Voir B. M. Hosington, « On the Glory of Women », p. 285.

<sup>56</sup> De même sont supprimées de la version en vers les considérations tirées de Pline (*Histoire Naturelle* 7, 2), sur le fait que les femmes ont moins de dents car elles mangent moins que les hommes (EF, p. 10).

<sup>57</sup> Fleetwood, en revanche, suit Agrippa « This is a strong Argument of Aristotle » (EF, p. 18).

<sup>58</sup> Voir Aristote, *De la génération des animaux*, Pierre Legouis (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1961, I, 20.

que l'enfant se nourrissant du sang et de la semence de sa mère, il lui ressemble davantage qu'à son père.

Cette omission des réflexions sur la reproduction dans la version de Crompton a aussi pour conséquence que le poète ne dit rien de la parthénogénèse et qu'il reste silencieux sur la virginité de Marie, évoquée en cet endroit du texte par Agrippa parce qu'elle conçoit le Christ « sans s'unir à un homme » (CB, p. 104), et ne fut donc pas « assujettie à la corruption de la nature » (CB, p. 105). Étonnamment, cette vision de la Vierge immaculée subsiste dans la version de Fleetwood qui affirme sans équivoque que Marie fut conçue sans péché (« the most blessed Virgin *Mary* was conceived [...] without original sin », EF, p. 18)<sup>59</sup>. Crompton, en revanche, supprime ici et ailleurs toute évocation de l'Immaculée Conception, et lorsqu'il se réfère à la Vierge, il choisit la dénomination « Marie » (« *Mary* »), s'abstenant de tout commentaire sur sa virginité et sa sainteté (HC, p. 24). L'admiration qu'Agrippa voue à Marie ne doit pas nous faire oublier que le philosophe, proche du courant humaniste évangélique, est critique à l'égard de l'Église romaine. Dans le *Declamatio*, il dénonce vigoureusement le sort réservé aux femmes dans les couvents, qu'il désigne par le terme *d'ergastulum*, c'est-à-dire, le bâtiment où l'on enfermait les esclaves après les plus durs travaux<sup>60</sup>. Fleetwood transpose la réalité antique à l'Angleterre et parle de « the perpetual bridewell of nuns » (EF, p. 30), Bridewell étant la plus célèbre prison de Londres, tandis que Crompton préfère user de la métonymie, tout aussi évocatrice d'ailleurs – « the loathsome Cell of Nuns » (HC, p. 44) –, jouant sur la double acception du terme « cellule » (qui s'applique en français et en anglais aussi bien au couvent qu'à la prison)<sup>61</sup>.

\*

Si l'on s'intéresse à présent aux effets de cette « naturalisation » du texte latin sur l'argumentation en faveur de la supériorité des femmes, on s'aperçoit à nouveau que les stratégies de Fleetwood et de Crompton divergent. Le premier suit de très près le texte

---

<sup>59</sup> Voir aussi EF, p. 21 : « It was a woman, the Virgin Mary her self, which first vowed virginity to God ».

<sup>60</sup> Il s'attaque aux moines dans le *De incertudine et vantitate scientiarum declamatio invectiva*, publié pour la première fois en 1530. Voir A. Rabil (éd.), *Declamation...*, p. 11. Sur l'humanisme évangélique, d'Agrippa, voir B. Newman, « Renaissance Feminism... », p. 353.

<sup>61</sup> Voir Isabelle Heullant-Donat, Julie Claustre et Élisabeth Lusset (dir.), *Enfermements. Le cloître et la prison (VI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s.)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

original et retranscrit avec rigueur les développements d'Agrippa, qu'ils soient sérieux ou saugrenus. Quelques sondages dans le texte latin montrent d'ailleurs que les changements opérés par Fleetwood sont mineurs (la plupart des comparaisons, superlatifs et hyperboles sont conservés). Sous la plume de Crompton, en revanche, le paradoxe sur la supériorité des femmes perd son insolence originelle. Par exemple, Crompton ne reconnaît pas la supériorité de la prophétie féminine<sup>62</sup>, peut-être parce qu'il a à l'esprit – et qu'il redoute – les femmes, qui, pendant la Révolution anglaise (1640-1660), s'arrogent, au nom de Dieu, le droit de parler de tous les sujets, y compris des affaires de l'État<sup>63</sup>. De même, il ne célèbre pas la supériorité des femmes dans les domaines de l'esprit, mais se contente de louer la solidité de leurs connaissances, sans jamais en déduire leur précellence sur les hommes :

But wherefore do I speake concerning this? because women (by nature it selfe alone) without doubt seem to excell Artificers in all Disciplines (EF, p. 24)

But why should I talk of such certainties

As these, will not a single word suffice

To prove and try without so many lines,

The solid depth of womens Disciplines? (HC, p. 33)

En outre, Crompton atténue les termes dans lesquels Agrippa critique l'éducation des femmes. Au lieu d'affirmer, comme lui, que si elles avaient reçu une éducation digne de leur intelligence, elles n'auraient aucun mal à surpasser les hommes dans le domaine intellectuel, il ne mentionne que très brièvement le fait qu'elles n'ont pas le droit d'« améliorer leur esprit »<sup>64</sup> ; contrairement au philosophe, il ne relie pas non plus la privation de libertés dont elles sont victimes aux défauts de leur éducation :

But you will say, that liberty and priviledge which was given to Women, is restrained by the Lawes of men (whose tyranny usurpes against God and Natures Lawes), abolished by use and custome, and extinguished by the manner of their education. (EF, p. 30)

Perhaps you'l say that womens liberties

Are oft restrain'd by humane tyrannies :

'Tis true indeed, 'tis so, and that's the cause,

'Tis man presuming on Jehovahs Laws :

---

<sup>62</sup> « women Prophetesses were always inspired with diviner gifts than men... » (EF, p. 21).

<sup>63</sup> Voir C. Gheeraert-Graffeuille, *La Cuisine et le forum...*, chapitre 3. Crompton raccourcit la liste d'exemples et ne mentionne pas les sibylles, ni Marie sœur de Moïse, ni Oïda la femme du prophète Jérémie (EF, p. 21). Ces omissions sont répétées plus loin (EF, p. 23, 30).

<sup>64</sup> « except it had been forbidden women to learn letters in these days, even now, as yet might be had women of most famous learning, more excellent in wit then men » (EF, p. 23).

They are by mans precepts abolished,  
By use and custome th'are extinguished. (HC, p. 43-44.)

De même, bien que Crompton ne modifie pas le constat d'Agrippa sur l'oppression du sexe féminin, victime du pouvoir patriarcal, plus tyrannique à la Renaissance que pendant l'Antiquité, son raisonnement demeure plus faible que celui d'Agrippa<sup>65</sup>. D'abord, parce qu'en supprimant la section consacrée aux « profondeurs de la nature », il invalide l'argument décisif d'une supériorité *naturelle* des femmes, argument sans lequel la démonstration de l'exclusion des femmes de la politique et du droit s'effondre. Ensuite, parce que contrairement au philosophe de Nettesheim, il ne s'attaque pas aux législateurs et omet de mentionner les causes de l'oppression dont elles sont victimes : « Custome, Education, Fortune, and [...] a certaine tyrannical humour » (EF, p. 30). À la place, Crompton évoque les détracteurs du sexe féminin et leurs invectives – ce que ne fait pas le texte original : « They do the Women of their rights beguile, / By breathing out invective speeches » (HC, p. 44). Il ne fait aucun doute ici que pour Crompton la réflexion pragmatique et sociale qu'engage Agrippa à la fin de son traité est plus menaçante qu'une simple spéculation philosophique ou le renversement ludique de lieux communs misogynes<sup>66</sup>. Cette réticence à suivre le philosophe, dont il fait ici preuve, est corroborée par sa conclusion : alors que Fleetwood, fidèle à Agrippa, termine sa démonstration sur « l'excellence » et la « supériorité » du sexe féminin<sup>67</sup>, Crompton se targue seulement d'avoir mis en évidence leur « honneur » et leurs « prérogatives » (« their honours and their prerogatives », HC, p. 46).

À force d'omissions et d'euphémisations, le paradoxe original sur la supériorité féminine s'émousse dans la traduction de Crompton. Il est significatif que l'excellence des femmes dans tous les domaines soit remplacée par un éloge de leur piété et que, parallèlement, l'idée de « rudesse » masculine, présente dans l'original latin et chez Fleetwood, disparaisse aussi de la version en vers :

But as for the exercise and operation of the soule, the illustrious Sex of Women infinitely almost excels the rough and and unpolished generation of men (EF, p. 2)

---

<sup>65</sup> Sur l'idée que la Renaissance correspond à un recul social et culturel pour les femmes, voir J. Kelly, « Did Women Have a Renaissance ? », *Becoming Visible. Women in Europe History*, Renate Bridenthal, Claudia Koonz (éd.), Boston, Houghton Mifflin, 1977, p. 137-164. Sur cette question chez Agrippa, voir C. Jordan, *Renaissance Feminism...*, p. 123.

<sup>66</sup> Voir L. Woodbridge, *Women and the English Renaissance...*, p. 42-43: « In his ringing conclusion, Agrippa stands head and shoulders above his contemporaries as a realist in the study of sexual politics ».

<sup>67</sup> « the excellency of the Female Sexe by many Arguments [...] and what dignity the Woman hath acquired above the Man from God » (EF, p. 31).

Yet many times in point of operation  
The soules of females are best in fashion :  
They far excel the zealous deeds of men  
To true devotion none so prone as them. (HC, p.1)

Cette moralisation du texte source n'est pas isolée. Ainsi, par exemple, contrairement à Agrippa, Crompton ne croit pas que « les femmes [...] ont inventé tous les arts libéraux, chaque vertu, chaque bienfait, ce que montrent mieux que tout, les noms féminins de ces arts et de ces vertus » (CB, p. 111<sup>68</sup>). Au lieu de ces considérations, il insère, comme dans l'exemple précédent, une remarque sur la piété des femmes, absente du texte d'origine :

But now instead of such the Females have  
Found out each pious act, and science grave :  
Their own effect will quickly manifest  
That they have ever lov'd Religion best :

But to conclude, the zealous women bee  
The best in vertue, and in each degree  
Of morall Ornament ; I say, they can  
Do greater wonders then the wisest men. (HC, p. 28)

\*

Au terme de cette enquête, il apparaît que les deux traducteurs, Fleetwood et Crompton, réinterprètent le traité renaissant d'Agrippa pour le subordonner aux normes esthétiques et à la culture de leur temps. Crompton va cependant beaucoup plus loin que Fleetwood dans ce processus de naturalisation. Non seulement supprime-t-il toutes les marques génériques et historiques de l'original, mais il infléchit aussi l'argumentaire d'Agrippa dans un sens moralisateur, caractéristique d'autres écrits contemporains sur les femmes, en particulier ceux de Charles Gerbier (*Elogium Heroinum : The Praise of Worthy Women*, 1651) et de Torshell (*The Womans Glorie : A Treatise, First asserting the due honour of that Sexe*, 1651). Toutefois, il ne faudrait pas conclure trop hâtivement à une moralisation pure et simple du traité d'Agrippa au XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, dans la traduction de 1670, le journaliste Henry Care prend le contrepied des traductions

---

<sup>68</sup> « But on the other side women have been the inventors of all liberall Arts, of every Grace, and Vertue, which the feminine names of Arts and Vertues clearly manifest » (EF, p. 21).

précédentes : au lieu d'atténuer l'hétérodoxie du philosophe, il l'exacerbe dans un esprit de drôlerie et de virtuosité, typique de la Restauration anglaise. Le traité n'est plus un miroir (« a looking-glass »), mais un discours ingénieux (« an ingenious discourse »), certes fidèle à la pensée paradoxale d'Agrippa, mais très éloigné de la lettre du texte original. Dans ce troisième avatar anglais du *Declamatio*, les intentions du traducteur et le statut du texte ne sont pas clairs : a-t-on affaire à une nouvelle défense de la supériorité des femmes ou bien à un habile pastiche ?